



L'HISTOIRE DE LA NEUVILLE

Le début de l'aventure

L'aventure a commencé au début des années soixante-dix. Nous, Fabienne, Michel et Pascal, avions à peine plus de vingt ans chacun et, comme bien d'autres parisiens de notre âge, nous cherchions un local pour lequel nous n'avions pas le premier sou avec le projet d'y habiter et d'y créer un lieu pour vivre. Des mois passèrent et même des années...

Nous avons fini par trouver dans un petit village de Normandie une maison à louer. Mais elle était bien loin de la capitale, à 135 kilomètres de la Porte de Saint-Cloud, exactement. Un véritable exil.

Au mois de novembre 1973, nous nous installions à La Neuville-du-Bosc, dans l'Eure.

Sitôt arrivés, nous écrivions un texte pour faire savoir que nous étions prêts à accueillir les enfants et les adultes qui devaient venir grossir les rangs de cette entreprise : Une école est née .

À la fois informative et publicitaire, cette circulaire pressait tout ce que nous comptions d'amis et de clients potentiels de se manifester, en masse. Il semblait qu'il y en eût beaucoup.

Un long silence suivit cette missive. Un silence qui, s'il s'harmonisait bien avec la campagne normande, n'arrangeait pas nos affaires. Il allait falloir revoir la question autrement.

Pas un instant, nous n'avions pensé à plier bagages.

Contacté, Fernand Oury nous avait invité chez lui, dans la banlieue de Paris. Nous connaissions les livres de cet instituteur et ses théories avaient eu une influence certaine sur notre présence à La Neuville. D'emblée, il nous mit en garde : « Vous ne comptez pas faire un nouveau Summerhill? » Il estimait que le livre de Neill, *Libres enfants de Summerhill*, sorti de son contexte historique, avait fait suffisamment de dégâts en cautionnant des pédagogies non directives. Nous ne comprenions pas bien à l'époque.

Mais ce déjeuner nous offrait l'occasion de lui exposer, longuement, notre projet. Nous lui avons parlé de ce que nous savions faire, de ce que nous voulions faire. Oury, lui, parlait surtout de sa classe de perfectionnement et se faisait une règle de ne «ne rien dire qu'il n'ait fait. »

Plus que la classe, c'est l'école qui nous intéressait. Ce sujet aussi le passionnait. Il était intarissable.

« Autre chose est possible aujourd'hui, aussi loin de l'autoritarisme ordinaire que de l'école de rêve. Et certainement pas entre les deux....

Ce qui m'intéresse en pédagogie, c'est le milieu éducatif, ce qui fait que, là, on vit plus et mieux qu'ailleurs. Comment on aménage, on équilibre, on répare, on modifie ce milieu... Créer de nouvelles institutions, construire une école sur mesure où, le désir retrouvé, chacun travaille à son niveau, à son rythme selon ses capacités actuelles, ce n'est pas une rêverie : de tels milieux existent dans des classes sans intérêt statistique, étonnamment ignorées. »

« Nous en sommes à la préhistoire... » Fernand martelait ses idées comme un «Cro-Magnon de la pédagogie taillant, inlassablement, ses silex»: en des phrases polies et nettes, tranchantes:

« Personne ne défend plus sérieusement les méthodes, qui ont fait leurs preuves, de cette école qui fabrique à présent plus d'estropiés scolaires que de producteurs-consommateurs, citoyens alignés et respectueux. »

« Quand les nécessités immédiates du gardiennage l'emportent sur les soucis lointains d'éducation, l'école du peuple devient l'école caserne. »

« En se réalisant, le rêve du XIXe siècle est devenu le cauchemar du XXe siècle. » Imitant l'accent du Midi, il citait Freinet .» Le scandale, c'est qu'il n'y ait pas de scandale. »

Ces remarques nous amusaient par leur force et leur justesse mais ne donnaient surtout pas envie de rire : allions-nous nous fourvoyer à la Neuville?

À la fin du repas, Fernand Oury nous aida à rédiger une sorte de circulaire d'information. Il nous recommanda, aussi, d'aller voir, Françoise Dolto, de sa part.

Madame Dolto, nous la connaissions à peine de réputation. Elle nous fixa rendez-vous à une heure très matinale, de sorte que nous étions obligés d'aller à Paris la veille au soir. La psychanalyste participait, ce soir-là, à un colloque sur la petite enfance. Nous y étions et, comme les autres spectateurs, fûmes fascinés par ses propos. Le lendemain matin à huit heures, nous nous rendions rue Saint-Jacques.

Notre projet, nous ne l'exprimions pas facilement en un discours. Nous savions mieux dire ce dont nous ne voulions pas. En face d'une pareille interlocutrice, la tâche nous paraissait encore plus malaisée. On se trompait. De fait, on parla en se relayant, chacun ajoutant quelque chose de personnel, mais aussi de commun à ce qu'avaient avancé les autres. Ainsi, prit naissance, dès ce jour-là, un personnage essentiel : la Neuville; personne morale et physique, association des trois, qui était le Projet.

L'arrivée à la Neuville du Bosc

Quinze jours plus tard, nos affaires réunies dans une camionnette de location, nous voilà chez nous à la Neuville-du-Bosc, petit village de l'Eure qui semblait sortie d'une nouvelle de Maupassant mais pas de son siècle!

Nos lectures, notamment celle du livre de Neill, et un échange de correspondance avec Fernand Oury, nous avaient incités à tenter l'aventure. Ouvrir une école n'avait pas l'air simple et pourtant, concrètement, on voyait assez bien comment ça pouvait marcher. Un autre fait, essentiel, avait influé sur notre décision : si Fabienne et Pascal étaient séparés, l'éducation de François faisait partie de leurs préoccupations prioritaires. Il avait été jusque-là un enfant facile. Or, il avait demandé à aller à l'école du quartier, à Bourg-la-Reine, et cet essai ne s'était pas très bien passé. Au bout d'une semaine, il ne voulut plus y retourner. Comme sa présence à l'école n'était pas alors une nécessité, on décida d'attendre un an ou deux. François avait quatre ans quand nous nous sommes installés à la Neuville.

Renseignements pris, la législation des écoles ne s'avérait guère contraignante : il fallait se constituer en association et faire une déclaration à la mairie. Le responsable légal devait, en outre, avoir vingt-cinq ans, posséder le bac et être dégagé des obligations militaires. Nous étions d'accord pour que Fabienne soit la directrice en titre. Comme elle n'avait pas l'âge requis, on décida d'attendre un peu avant de légaliser. C'était d'autant plus facile que nous n'avions pas d'élèves du tout. Les quelques amis désireux de nous rejoindre avaient, entre-temps, renoncé et les parents qui s'étaient déclarés enthousiasmés par le projet attendaient que nous ayons d'autres enfants que les leurs avant de nous confier leur progéniture.

Premiers élèves

Nos efforts pour attirer l'attention ne permirent pas même un début de recrutement. Nous n'avions trouvé qu'une solution pour faire rentrer de l'argent et établir un contact avec des clients potentiels : pendant les congés scolaires, nous gardions des écoliers parisiens. Ce n'était ni très simple ni très enthousiasmant. Nous avions envie de commencer à travailler, eux non, ils étaient en vacances. Néanmoins, ce qu'on leur proposait leur plaisait et certains souhaitaient rester.

Les parents, eux, hésitaient... Les premiers à tenter cette expérience de séjour prolongé furent trois sœurs dont les âges s'échelonnaient entre six et dix ans. Nous les connaissions depuis qu'elles étaient toutes petites. Très vivantes, elles n'appréciaient pas vraiment les écoles, pourtant nouvelles, dans lesquelles elles étaient allées jusque-là. C'était tout à fait le genre d'élèves que nous souhaitions avoir. Ève, neuf ans, écrivit dans le premier journal de l'école :

« Fabienne, Michel et Pascal, un jour, sont venus chez nous et ils ont dit : «On voudrait faire une école» et ils ont demandé si on voulait venir, alors on a dit : «Oui». D'abord c'est Anne-Sophie et moi qui sommes allées et on a vu que c'était très bien. Alors en revenant chez nous, on l'a dit à Maïté. Alors Maïté est venue. On a quitté notre école à Paris et on est venues en Normandie. «Maïté, l'aînée, gaie, dynamique, exubérante même, était toujours curieuse de tout, elle avait aussi une fâcheuse tendance à ne rien achever. C'est elle qui avait été la plus enthousiaste pour aller à la Neuville après un bref temps d'hésitation. Ève, sa cadette d'un an, suivait sa grande sœur pour l'essentiel. Mais elle ne manquait ni d'esprit ni d'habileté. Anne-Sophie était timide, fragile et un peu sauvage, souvent en opposition avec les deux autres. Elle n'aimait pas l'école mais elle voulait bien venir dans celle-ci parce qu'elle lui semblait différente. Au fond, elle n'avait suivi les autres que pour ne pas rester seule à Paris.

Un jour où nous recevions des parents en vue d'une inscription, nous étions allés les chercher pour meubler l'école. Les enfants devaient ranger la classe. Pour faire chic, elles avaient mis une sorte de couvert scolaire, un cahier de chaque côté avec, de part et d'autre, une règle et un crayon et au-dessus, une gomme. Toutes les chaises que nous avions avaient été mises là. De sorte que leur visite terminée à l'autre extrémité de la maison, les visiteurs étaient restés debout! Ils n'inscrivirent pas leur fille... Les élèves d'emprunt, par contre, étaient ravies et décidées à rester...

Nous faisons tous nos trajets dans la voiture de Pascal, qui était trop petite. Nous voulions un minibus. Solution chère mais ne demandant pas d'apport, on donnait la voiture en reprise. Les mensualités du minibus étaient de 850 francs par mois. Ce qui était notre plus grande dépense mensuelle après le loyer (1500 francs). Ce minibus nous donnait une formidable autonomie de déplacement. Il suffisait d'embarquer tout le monde et nous pouvions, à tout moment, nous rendre où nous le souhaitions. C'était très commode de se déplacer ainsi au gré des événements. Du coup, tout, ou presque, devenait pédagogique : aller au marché, rapporter du bois de la ferme voisine ou visiter les usines désaffectées d'Elbeuf et y acheter des draps.

Nous allions aussi, avec les enfants, dans les librairies spécialisées à Paris pour choisir nos livres et le matériel pédagogique dont nous avons besoin. Un jour, la responsable du magasin OCDL, que nous fréquentions assidûment, voyant que nous hésitions avant de faire un achat, nous proposa de lui vider sa cave et d'en emporter le contenu...

Rencontre avec F. Dolto

Françoise Dolto... marraine de l'école.

L'Histoire de la Neuville a été largement marquée par la collaboration avec deux figures emblématiques de l'éducation : Françoise Dolto et Fernand Oury.

Dès sa fondation, l'équipe de la Neuville a contacté Françoise Dolto pour lui présenter son projet. Très enthousiaste, la célèbre psychanalyste a alors entamé une collaboration avec l'école, qui a duré jusqu'à sa mort en 1988. C'était l'occasion, pour celle qui avait voulu dès son plus jeune âge devenir « médecin d'éducation », de voir ses théories mises en œuvre sur le terrain.

Rapidement, des rencontres ont été organisées. Régulièrement, les fondateurs de l'école ont rencontré Françoise Dolto pour échanger sur le projet pédagogique, parler des situations vécues à l'école et réfléchir ensemble à des réponses pédagogiques originales.

L'empreinte de Françoise Dolto est restée très forte à la Neuville qui, avec les Maisons Vertes, a été un des rares lieux de la mise en œuvre des idées de cette psychanalyste.

Rencontre avec F. Oury

Fernand Oury... parrain de la Neuville.

Fondateur de la Pédagogie Institutionnelle, Fernand Oury a œuvré toute sa vie pour faire de l'école un milieu de vie riche et structurant.

Dès les premières années, Fernand Oury est devenu le parrain de l'école et lui a apporté de nombreux conseils. Son expérience d'instituteur au petit Nanterre, dans la classe où il a expérimenté et développé les outils de la Pédagogie Institutionnelle, lui ont permis de poser un regard bienveillant et constructif sur le projet neuvillois.

Devenant le Parrain de la Neuville, Fernand Oury a rencontré régulièrement l'école et rendu visite au groupe d'abord en Normandie puis en Seine-et-Marne. Ces rencontres ont permis de confronter les expériences, d'échanger des idées et de prolonger la réflexion sur la manière de « faire l'école ».

C'est d'abord grâce à cette collaboration que la manière originale de faire la classe s'est construite à la Neuville. Son expérience a également largement influencé les outils utilisés dans l'école : les ceintures de comportement, les responsabilités, les métiers...

Fernand Oury en visite à la Neuville

Pour les journaux, en classe, pour les Cahiers, en ateliers, en temps libres, les enfants avaient maintenant l'habitude d'écrire en toutes circonstances. La page qui suit est extraite de l'agenda d'Anne-Sophie (14 ans), à la date du Mercredi 16 mai 1982:

- C'est qui ce Monsieur Oury qui vient?»
- Bonne question, qui c'est exactement?»
- Tu sais, les ceintures...»
- Oui.»
- C'est lui qui a eu l'idée.»
- Ah bon. Comment ça lui est venu?»
- ?

Heureusement, il arrivait le lendemain. J'aurais pu donner un peu plus de précisions, mais bon! Mettez-vous à ma place. Oury, j'en savais pas beaucoup plus que ça, je dois l'avouer :

Cet invité tant attendu est arrivé en pleine préparation du petit déjeuner, l'heure où tout le monde se retrouve dans un désordre ordonné. Mais un visiteur qui se met en plein les pieds dedans! Je coupais le pain, un peu à part de la foule agglomérée quand il est entré. Le silence. Je n'ai pas compris tout de suite. Il y avait le bruit de ma lame sur le pain et le fouet dans le lait. Je me retourne : tous les regards tournés vers lui et le sien qui nous regarde. Se trouver devant un groupe d'enfants qui vous dévisagent, c'est un truc difficile à réussir.

Il est passé et les remarques ont commencé :

- Je le voyais plus vieux «
- Quel âge il a? «
- Comment il connaît l'école? «

Après les postes, tout le monde se retrouve dans la salle de réunion. C'était une conférence-express avec Oury. On va savoir d'où viennent les ceintures, qu'est-ce qui lui en a donné l'idée parce que c'est principalement ça, l'idée qu'on a de lui : il a inventé le système des ceintures. Alors on l'écoute. Au début on attend comment il va être, ce qu'il a à nous dire. On apprend comment il a débuté, ce qu'est une classe de perfectionnement. Qu'il fait du judo, c'est de là que viennent les ceintures. Il nous raconte Freinet, ses élèves. Mais sa plus grande découverte, c'était bien avant. La plus grande idée et constatation, c'est celle-là : c'est que nous tous, élèves, on est des personnes différentes. On n'apprend pas à la même cadence, au même rythme et puisqu'on est si différents, il ne faut pas nous prendre, nous parler, nous enseigner, à tous, les choses de la même manière. Voilà, il a pris les enfants différemment. On l'a écouté parler une heure. On a posé des questions et lui aussi nous en a posé. À un moment il a posé ses lunettes et nous a montré deux prises de judo.

Mais c'est dur de raconter. J'aimais bien sa façon de nous parler. Au début, il parlait plus doucement, très clairement. Il répétait pour être sûr de se faire comprendre. C'était bien. Maintenant j'espère que je pourrai mieux répondre à cette question :

- Qui c'était monsieur Oury, celui qui est venu?»
- Tu sais, il était instituteur.»
- Oui.»
- Eh bien, dans son métier il a appris et il a appris aux autres que tous les élèves étaient différents

Se mettre d'accord

D'abord se mettre d'accord

Parfois, au beau milieu d'une activité, l'un d'entre nous n'approuve pas ce qui se passe et en interpelle un autre. Les deux protagonistes adultes argumentent leur différend. Le plus souvent le troisième ne tarde pas à rappliquer. Et ça y va! Ça parle haut et fort!

- Alors tu laisses un marteau, des clous, une scie... comme ça... à des gosses, sans aucune surveillance!
- Absolument! Comment veux-tu qu'ils apprennent!
- Avec toi...
- Mais ils apprennent avec moi... seulement je n'ai pas que ça à faire et ils faut bien qu'ils continuent ce qu'ils ont commencé!

Et ainsi de suite. Cette discussion opposait Fabienne et Pascal mais des dizaines d'apartés similaires nous ont mis aux prises au gré des événements. Le plus souvent, les enfants quittaient la pièce au bout d'un moment et parfois même venaient fermer la porte pour que nous soyons bien tranquilles.

Les réunions entre adultes étaient fréquentes, toujours informelles. En outre, chaque repas faisait office de réunion, et nous prenions tous nos repas, ensemble. C'était l'espace temps pour faire passer informations et observations. Faire le point, faire l'emploi du temps. On prenait d'ailleurs, à tout instant, toutes sortes de décisions pédagogiques. Le repas est d'autant plus un moment privilégié qu'on mange bien. Pascal, excellent cuisinier, ne saute jamais un repas. Même dans les périodes les plus difficiles financièrement, il s'est toujours débrouillé pour qu'il y ait ce qu'il faut à table, pour que la convivialité soit à l'honneur. Au début, les adultes mangeaient avec les enfants. Mais pas à la même table. Il apparut que ce que nous avions à nous dire était confidentiel. Ce qu'ils avaient à se dire l'était aussi. On leur proposa donc de prendre leurs repas dans la pièce à côté. Ils en furent contents, nous aussi, à cause du volume sonore.

Passée la surprise des premiers accrochages entre nous, il fallut bien trouver un moyen de mettre fin aux discussions. On admit donc, entre adultes, qu'on ne prenait pas de décisions à deux contre un.

Quand on voulait faire quelque chose et que nous n'étions pas tous d'accord, c'est l'adulte minoritaire qui avait gain de cause car on n'avait pas su le convaincre. Cette règle est appelée le droit au fantôme, parce que les difficultés surgissaient souvent à partir d'une situation fortement génératrice d'angoisse : danger, interdiction, santé...

Cependant, il n'y avait pas d'abus à craindre. Quand on reprenait le débat, plus tard, dans le calme, c'est le plus souvent celui qui était seul qui laissait tomber. Suffisait-il d'écouter l'autre pour qu'il devienne raisonnable et n'empoisonne pas les autres avec ses névroses?

De la Neuville à Tachy

Quitter la Neuville du Bosc

« Si l'on veut que les choses continuent d'évoluer, il faut peut-être que l'on soit moins éloigné de Paris et que l'on ait plus d'argent, donc d'élèves pour financer cette ouverture. Dans les deux cas, cela passe par un déménagement. Les locaux trop vétustes, trop exigus représentent un obstacle à cette évolution. »

On se met donc à chercher. Nous visitons une douzaine de locaux pour nous rendre compte. Certains sont bon marché mais nécessitent des travaux considérables. Les autres sont hors de prix.

Jusqu'au jour où nous arrêtons notre choix sur le Château de Tachy, en Seine-et-Marne, bâtiment en bon état et d'un prix abordable, même pour nous, puisque Fabienne accepte de vendre des terres dont elle vient d'hériter de son père. Le prix de vente en est d'un million. Il nous faut donc trouver un prêt d'un montant de 800000 francs. Ce ne devrait pas être trop difficile, pensons-nous, l'école offre des garanties sérieuses de remboursement mensuel, ce dernier ne sera pas très supérieur à notre loyer. Cependant l'inflation bat son plein. Le crédit moyen tourne autour de 16-17 % et avec notre apport d'un cinquième de la somme, toutes les banques connues nous refusent. « Ordinairement nous acceptons un apport de 20 % de nos clients mais dans cette affaire, je vous demanderai 40 % », n'hésite pas à nous affirmer un directeur d'agence parisienne, encore moins scrupuleux que ses collègues. Après plusieurs mois de démarches, nous en sommes au point mort. Un organisme foncier d'Évreux nous fait de vagues propositions : le taux du crédit envisagé est de 19,5 %, il monte en quelques semaines jusqu'à 21 %. Finalement, le banquier se refuse.

Nous avons établi un dossier comprenant des attestations d'honorabilité de tous ceux qui se sentaient concernés par notre travail. Françoise Dolto en faisait partie :

« Vous m'avez parlé lors de notre dernière rencontre de votre projet de déménager l'école de la Neuville dans un local plus adapté, plus spacieux. Je m'en réjouissais sachant aussi que cela ne modifierait pas les principes fondamentaux de votre travail. Or, j'apprends que vous avez de grosses difficultés pour obtenir un emprunt auprès de la banque, malgré les garanties financières et morales que vous donnez.

Est-ce qu'une lettre auprès de M. Jacques Lang, que je connaissais bien avant qu'il ne devienne ministre de la Culture (du temps du TNP et, avant, du Festival de Nancy), est-ce qu'un appui de ce côté pour attirer l'attention sur votre cas pourrait vous aider?

Je n'ai guère d'autres moyens, mais je suis si intéressée par votre travail dont j'ai pu mesurer les effets éducatifs et bénéfiques sur certains enfants que je veux essayer de vous aider...

Je vous joins une lettre pour M. Jacques Lang. Si vous pensez que cela peut vous aider, transmettez-la-lui...

Bien à vous, à Michel et à Pascal. Je vous souhaite de réussir. F. Dolto «

Par le même courrier, Françoise Dolto écrivait au ministre de la Culture pour lui demander d'intervenir :

« Si j'ose vous déranger actuellement que vous êtes pris par tant de hautes fonctions, c'est qu'il s'agit de quelque chose qui me tient à cœur et qui, je crois, ne peut pas vous laisser indifférent.

Vous savez combien je m'intéresse à la prévention des troubles psychosociaux chez les enfants... Or, bien que je sois thérapeute, il n'y a pas que la «thérapie», les rencontres du psychanalyste ou les rééducations, il y a le milieu pédagogique, il y a l'ambiance, les rythmes de vie, l'intelligence pédagogique des enseignants, le nombre aussi, et l'environnement...

[L'école de la Neuville] est un établissement pédagogique dont j'ai suivi le travail depuis ses débuts, avec une équipe de gens vivants et convaincus de l'importance des relations interpersonnelles et des responsabilités dans la marche de la maison. J'avais même plaidé pour que Fabienne reçoive le prix de la Vocation, il y a quelques années... Comme le temps passe... [Or, la Neuville] est actuellement en difficulté pour seulement continuer à exister...

En effet, l'évolution pédagogique contraint les éducateurs à trouver un local mieux adapté... L'échec de cette opération obligerait à court terme l'école de la Neuville à cesser toute activité... Pourriez-vous intervenir en leur faveur? Eux-mêmes, mieux que moi, vous diront comment. Je serais très heureuse si vous vous penchiez sur leur problème et si vous pouviez les aider.

Ce sont des maisons « moyennes » en nombre, comme celle-là, qui contribuent à renouveler les principes d'éducation et d'enseignement en France, dans le respect des enfants et de leurs familles en leur donnant les moyens d'une autonomie responsable.

Recevez, Monsieur le Ministre, l'expression de ma haute considération. Vous savez que je me donne complètement à la tâche de prévention chez les enfants et les jeunes. L'école de la Neuville va dans le sens de tout ce qui me préoccupe. F. Dolto «

Nous recevons, pour toute aide, une lettre du ministère certifiant son intérêt pour notre travail. Grâce à ces documents, nous réussissons toutefois à obtenir une promesse de prêt par un organisme d'État au taux sans concurrence de 23 %! La promesse d'achat du Château est même déjà signée lorsqu'on nous signale que l'organisme prend le risque mais ne prête pas l'argent. Il faut encore trouver une banque acceptant de faire le tiroir caisse.

Prenant une nouvelle fois le bâton du pèlerin, nous nous mettons en route pour cette ultime démarche. À Bray-sur-Seine, petite commune de Seine-et-Marne, nous trouvons une succursale d'une grande banque dont le chef d'agence, André Commenge, connaissait bien la propriété à vendre. Il se souvenait d'y avoir vu, enfant, en matinée récréative, Fernandel et Dranem et c'est là que les enfants du pays passaient la retraite qui précédait leur première communion.

- Ce n'est pas cher payé pour une aussi belle propriété, estime-t-il. Était-ce possible, pensions-nous? Nous n'avions, en dix mois, entendu une réflexion de cet ordre.

Il nous questionne sur notre activité et garde notre dossier. Cela lui plaisait que ce bâtiment héritier d'une longue histoire sociale dans le pays, et pratiquement déserté, reprenne du service actif pour un projet intéressant.

- Je n'ai pas du tout de fonds, actuellement, et je le regrette car j'aimerais faire quelque chose. Je vous contacterai bientôt.

Cet homme nous avait-il seulement payé de courtoisie? Nous le craignons franchement, instruits par ses collègues qui avaient, entre eux, rivalisé d'hypocrisie.

Nous le rappelons tout de même un peu plus tard. La réponse est positive. Il nous demande les coordonnées téléphoniques de l'organisme de crédit pour régler les détails. Nous les lui communiquons, non sans un pincement au cœur. Étions-nous au bout?

Non, nous ne l'étions pas. Il nous rappelle cinq minutes plus tard. Furieux. Il venait d'apprendre les conditions du prêt et il était outré.

- Mais finalement, quel service rend cet organisme et que fait-il, à part prendre une commission exorbitante? Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de risques à vous prêter de l'argent. Venez me voir, on va arranger ça.

Quelques jours plus tard, nous signons une demande d'emprunt au taux de 14,75 %.

Un mois après, nous nous rendons à Tachy pour la dernière fois en tant que visiteurs. Dans la nuit un violent orage s'était abattu sur la région et la foudre avait frappé deux fois dans la propriété. Deux immenses arbres séculaires, un chêne et un hêtre, gisaient sur le sol. L'un d'eux, planté sur un talus, avait laissé sous lui un impressionnant cratère de craie de plusieurs mètres cubes.

Un nouveau départ à Tachy

Les bâtiments, qui appartenaient à une Fondation de la ville de Paris, étaient solides. La toiture et le chauffage central, en très bon état. Il y avait un bon bout de terrain et tout autour, des bois communaux. En revanche, nous n'étions plus dans un village mais seulement dans la nature .

La ligne de chemin de fer Paris-Troyes passant à deux minutes de la propriété, nous pouvions maintenant nous rendre à la gare de l'Est en une heure, tout compris. Cela allait changer bien des choses.

Ce déménagement offrait des perspectives sociales : c'était un nouveau départ pour l'école, appelée à durer encore des années.

Aucun engagement aussi net n'avait été pris depuis les débuts. Ce bâtiment était un outil de travail, nous nous y installions pour donner corps à nos idées, à nos méthodes. L'école de la Neuville s'implantait et ce, d'autant plus que tous nos élèves neuvilleois nous suivaient à Tachy. Nous étions en août et venions de rapporter de la Neuville vingt tonnes de matériel, avec l'aide des Amis de l'école et de quelques anciens élèves.

Et il nous restait un mois pour prendre possession des lieux et leur affecter des attributions précises. Les bâtiments étaient spacieux, tous orientés plein sud. Par contre, ils demandaient à être repeints. La salle de réunion était une pièce aux très belles dimensions, éclairée de plusieurs grandes fenêtres.

Le départ de Pascal

Pascal est assis sur les marches d'escalier devant la salle de réunion, toute l'école en un vague demi-cercle, en face. D'habitude c'est le contraire. Était-ce fait exprès? On ne sait plus.

On lui donne le cadeau d'adieu. C'est une montre en or. On a même fait graver une inscription au dos.

Pascal veut dire quelque chose, faire un discours... Il pense à la scène d'un film que nous aimons beaucoup, à un cinéaste dont nous avons mis quelque temps à comprendre le sens de l'humour dans nos années de cinémathèque. Il imite John Wayne dans la séquence où ses soldats lui offrent le même cadeau, dans *La Charge héroïque* de John Ford, juste avant sa retraite. Il en sait les dialogues par cœur et les dit :

- What time is it according to my new watch, my brand new golden watch? (Quelle heure est-il à ma montre, ma toute nouvelle montre en or?) Puis il en lit l'inscription à haute voix.

Quelques enfants pleurent, Fabienne aussi, tout en riant parce que c'est drôle. Pascal a toujours su bien improviser durant les fêtes.

Le lendemain, c'est la fin de l'année scolaire et donc le dernier jour de Natacha comme élève. Elle est arrivée à l'école à quatre ans et demi. Elle a parcouru tout le chemin qui peut se faire ici.

Il y a beaucoup d'émotion dans la pièce tandis que se termine cette réunion. La pièce se vide. Natacha, restée encore un moment sur sa chaise, sanglote doucement. Julie, sa copine, qui termine aussi son séjour à la Neuville, est venue s'asseoir à côté d'elle.

En allant à la gare, les filles, surtout les plus jeunes, pleurent, comme cela arrive dans ces circonstances, sans bien savoir exactement pourquoi. La petite gare de Longueville est baignée d'une lumière de fin de journée d'été, pareille à celle de certains tableaux impressionnistes. Giverny n'est pas loin.

Le train entre en gare. Même si l'on sait que ce n'est qu'un au revoir, personne n'a très envie de rester sur le quai à regarder les autres partir. Nous sommes tous montés.

Cela se passait le 13 juillet 1984. À Paris, nous nous sommes baladés dans les rues avec les anciens... Quelque chose de l'école des débuts s'est arrêté là...

Michel Plon

Le début du travail avec Michel PLON

Ces visites rue Saint Jacques nous rappellent, qu'aussi exceptionnelle fut-elle, la relation avec Françoise Dolto nous avait d'abord montré la nécessité pour nous de travailler de façon régulière avec un intervenant extérieur qualifié pour cela.

Nous prenons rendez-vous avec Michel Plon, psychanalyste avec lequel nous avons eu à plusieurs reprises des contacts dans le cadre de l'école, pour savoir s'il accepterait de tenir ce rôle auprès de l'équipe neuvilleoise car il nous a paru être une personne comprenant bien ce que nous entreprenions.

Les modalités de son intervention seront sensiblement différentes de celle de Françoise Dolto. L'une des principales différences étant que Michel Plon vient à La Neuville et rencontre l'ensemble de l'équipe, de façon régulière, une journée tous les deux mois environ, lors des congés scolaires.

Ces réunions constituent donc, tant du point de vue de l'organisation, que de celui du questionnement lui-même, un changement important étant donnée la disparité des personnes en présence.

Michel Plon va d'ailleurs insister d'emblée sur cette notion de disparité nous conseillant de la revendiquer et d'en tirer parti plutôt que de tenter de gommer les importantes différences statutaires, ce que nous avons parfois tendance à faire depuis le départ de Pascal Lemaître.

Le voyage en Corse

Le dernier voyage en Corse

L'idée du voyage en Corse

Après la mort de son père, Fabienne en envie d'aller en Corse revoir sa famille et les lieux où il avait passé son enfance. Elle avait aussi très envie de faire découvrir à Michel ce pays qu'il ne connaissait pas, ainsi qu'à François qui n'en avait gardé aucun souvenir. C'est dans la maison de Murtoli que l'on choisit d'aller à Pâques. Il y faisait un froid terrible, il pleuvait presque tous les jours mais on imaginait très bien à quel point ce pouvait être magnifique au mois de mai. Michel lança l'idée de venir y faire notre prochaine classe de mer. Cela avait l'air insensé à première vue : sans eau ni électricité, sans confort matériel, à des heures de toute agglomération !

On examina les problèmes un à un. Aucun ne semblait à lui seul un obstacle au projet et nous avions envie de nous laisser tenter. Malgré les complications, ça valait bien les baignades dans la Manche dont nous nous contentions en guise de classe de mer depuis trois années et qui ne nous satisfaisaient pas plus que les enfants. Au moins, ici, nous étions sûrs que les enfants seraient motivés et participeraient. Nous allons rendre visite à cette très vieille femme que l'on appelait respectueusement, à Sartène, La Signora Bianca et qui est la tante de Fabienne. Elle nous reçoit dans sa maison qui dominait la ville. Tous les rideaux sont baissés et il règne une telle pénombre dans la chambre que l'on a même du mal à distinguer les traits de Blanche. C'est Fabienne qui parle :

- Je voulais te demander si nous pouvions venir nous installer à Murtoli avec notre petite école, pendant trois semaines, au mois de mai, l'année prochaine.

Cela la fait sourire. Pourtant elle semble touchée que cette très jeune nièce veuille retourner là-bas : dans sa famille, même depuis Sartène, on trouvait que c'était toute une expédition d'aller y passer seulement la journée... Elle évoquent les souvenirs d'étés lointains avec Octave, le frère de Blanche, le père de Fabienne. Nous revînmes l'année suivante mais Blanche n'était plus là pour nous recevoir... Et Paul, son héritier, nous permit de poursuivre ce projet.

Invitation au voyage

Le début du voyage en Corse

Mai 1979.

On se retrouve à Orly, avec des colis partout, sans parler des sacs à dos. Il y a des cocotte-minute et des poêles à frire, des pelles et des pioches. Les responsables de l'embarquement entreprennent de tout peser pour voir si on n'est pas en excédent de bagages. Au bout d'une

cinquantaine d'objets les plus divers, ils renoncent, se rendant compte qu'il en reste encore le double à venir.

Dans l'avion, tout était prévu même les places de chacun, les parrains avec leurs tilleuls. Les hôtes ne l'entendent pas ainsi, elles veulent organiser les choses autrement et on s'accroche un peu. (Elles souhaitent nous éparpiller par petits groupes à cause des règlements de sécurité.) Finalement, voyant que tout se passe bien, elles nous laissent faire.

Arrivés au-dessus d'Ajaccio, on a l'impression qu'on va atterrir dans l'eau. Quand l'avion se pose, les enfants applaudissent l'atterrissage, ce qui fait rire les passagers. Intrigués par la disparité des âges des enfants et le petit nombre d'adultes d'encadrement, ils s'enquêtent : « Une école? Comment ça, une école entière?... »

On devait récupérer les bagages. Les plus jeunes étaient allés s'installer dans l'autocar avec Fabienne, Pascal avait loué une voiture et filait chercher les clés et le dîner. Tous les autres étaient avec Michel et faisaient la navette entre le tapis roulant et le véhicule. Il y avait quelques jeunes d'un autre groupe qui bavardaient au milieu du passage en attendant leurs bagages. Sébastien, qui dirigeait la manœuvre chez les Neuvillois, les apostropha par erreur : « Vous pourriez aider un peu au lieu de rester à ne rien foutre! » Mines ahuries de ces jeunes : Sébastien n'avait pas treize ans!

On prend la route, alors difficile, qui menait d'Ajaccio à Rocapina. Certains enfants se sentent mal et l'on s'arrête à plusieurs reprises. Bientôt le jour décline. Et il reste beaucoup à faire. Le chauffeur avait un micro à portée de sa main, il a la bonne idée de chanter des chansons corses. C'était un vieux Corse d'une soixantaine d'années à la belle voix rauque. « Pisca, Pisca, rendez-vous à Pisca, tra la la ma belle... » Souvenirs de cette route au couchant, tandis que nous atteignons les hauteurs de Sartène par cette belle soirée de printemps.

Il est presque neuf heures quand nous arrivons à destination. C'est-à-dire dans le fameux virage où l'on doit quitter la route, et le car, pour descendre par nos propres moyens vers la baie de Murtoli, encore fort éloignée, par des chemins non carrossables. On débarque les bagages. Tout ce qui est précieux et le dîner est embarqué dans la voiture de location et on laisse Romuald et Manu, avec un casse-croûte, tout en haut du chemin avec pour tâche de regrouper tous les bagages en contrebas de la route et de s'installer un campement pour la nuit en attendant de venir récupérer le tout le lendemain.

Le reste de la troupe met le sac au dos et descend le chemin. On passe devant chez Pauline, une vieille fermière qui vivait sur le domaine de la tante de Fabienne.

- Vous descendez à Mourte... Avec tous ces enfants... Et vous avez à manger?

- Eh, oui, dit Pascal, un petit peu, en essayant de lui répondre avec l'accent corse.

- Qu'il est bel homme! dit-elle en lui faisant la bise. Attendez, dit-elle à Fabienne et elle va chercher du pain, du fromage et de l'eau de vie corse. Voilà pour ce soir!

On s'embrasse encore après qu'elle eut proposé d'accueillir toute l'école chez elle pour la nuit. Elle vivait dans une grande pièce.

On continue notre route. La nuit est maintenant tombée. Les enfants sortent leur lampe de poche. On marche encore une demi-heure et puis on comprend qu'on n'y arrivera pas. On s'arrête et l'on décide de dormir à la belle étoile. Aucun emplacement plat : tout est en pente ou alors ce sont des ronces et du maquis. L'herbe est humide. On s'installe tant bien que mal. Paul s'est mis en pyjama. Il suspend ses vêtements à un arbre, refait en pestant le pli de son duvet qui est trempé comme tous les autres. Il ose dire tout haut ce que nous pensions tous à cet instant :

- Mais qu'est-ce qu'on est venu faire ici?

Le matin aux aurores, on se remet en route. On rencontre un fermier :

- Ah, vous êtes les cousins de Paul... moi, aussi, petits cousins du côté de ma femme...

On passe devant le Lion de Rocapina, un rocher géant ayant la forme d'un lion.

- Lui aussi, il est de la famille de Fabienne? demande Alexandre, impressionné. Il anticipait les futures chansons « corses » de l'école :

« Pas besoin d'aller sur la lune

Nous on voyage pour des prunes

Tachy s'embarque tous les ans

Pour Murtoli, c'est évident

Le lion qui garde Rocapine

Salue Fabienne sa cousine

Et chacun passe le sac au dos

Le bras de mer et l'Ortolo... »

Puis c'est la découverte de l'immense plage d'Erbaju seulement peuplée de dizaines de vaches et de leurs veaux allongés sur le sable fin et tenant lieu de touristes. En face et à perte de vue, la plage et la mer. Au loin, la Sardaigne. La montagne, juste derrière nous et sur le côté, longeant la plage en un cours sinueux et verdoyant, l'Ortolo qui vient se jeter dans la mer.

Pour effectuer la dernière partie du parcours vers la maison, il faut passer ce cours d'eau à gué et il est très haut. On traverse, les plus grands

portant les plus petits sur leurs épaules. Passage qui devint, au fil des ans, rituel. Après l'Ortolo, au-delà de la mer, on quitte la civilisation, et l'on entre dans un univers imaginaire et romanesque, ressemblant à celui de Daniel Defoe, de Stevenson ou de Kipling.

Dernière étape : on franchit un maquis très dense qui griffe les cuisses et les bras. Mais l'on a maintenant en point de mire, par instants, la maison dominant la petite crique. Une bâtisse du XIIIe siècle, aux murs impressionnants renforcés de contreforts, à la façade entaillée par des meurtrières prévues pour repousser les invasions barbares. Pour accéder à la maison, une longue rampe en pierre de taille par laquelle remontaient les chariots à grain.

De la maison, véritable défi au temps, refuge imprenable, on domine la petite crique à l'eau claire, transparente.

Le dernier voyage en Corse

On l'avait dit et même écrit:

- Le jour où on n'ira plus à Murtoli, les jours de l'école seront comptés.

Or, on y était arrivé: c'était la dernière Corse. Sauf qu'on n'y était pour rien. Le côté éternel du cadre de ce séjour fait qu'on n'avait pas envisagé qu'un jour, peut-être nous ne pourrions plus y aller.

Le lieu est en transformation pour devenir un club pour milliardaires. Il va être ainsi défiguré, vidé de ce qui en faisaient le charme et l'intérêt. On nous ne nous autorise à y revenir que pour cette dernière fois.

Cette année là, l'équipe de l'émission Ushuaia est justement venu filmer cet endroit unique et le présentateur accepte de partager la vedette et l'écran avec les enfants de la Neuville, pour une fois.

Les trois semaines du séjour passent aussi vite que d'habitude et l'on fait juste quelques photos supplémentaires pour garder le souvenir de ce site extraordinaire.

Comment oublier le dernier soir où, tous assis sur la plage en silence, nous avons regardé ce décor de rêve dans la lumière déclinante du jour, et ressenti cette impression faite de l'émotion que suscitait la beauté de l'instant et déjà de la nostalgie de ce qui ne serait plus.

Nous avons pourtant été chanceux. Nous avons eu ce privilège, anachronique, d'avoir vécu seize fois un mois dans ce lieu hors de l'espace et du temps, en nous prenant pour autant de héros de roman nous qui n'étions en fait, ensemble, que les participants d'une aventure pédagogique réelle.

Peut-être certains, parmi les plus anciens, comme François qui avait vécu presque tous ces séjours, se souvenaient-ils à cet instant de ce jeu auquel nous aimions jouer et qui consistait à enregistrer les phrases que chacun avait écrites et les écouter ensemble, dans la nuit, à la lueur des torches et des étoiles, notre mémoire commune:

Je me souviens de la tante de Fabienne, qu'on appelait à Sartène, la Signora Bianca, et de sa surprise quand Fabienne lui a demandé de nous prêter sa maison pour y venir avec une vingtaine d'enfants. Michel

Je me souviens qu'on prenait l'avion avec tout le matériel de cuisine et que les hôtessees faisaient une drôle de tête en voyant les poêles et les gamelles. Fabienne

Je me souviens qu'en allant chercher l'eau à la Source, Florent nous disait de jeter nos bidons vides dans le maquis quand on entendait venir des touristes. Vanessa

Je me souviens d'avoir interrompu un cours de maths pour regarder avec les enfants du haut d'un rocher un cormoran chassant un petit banc de poissons avec lequel il semblait jouer comme un chat avec une souris. Etienne

Je me souviens que Michel avait eu l'idée de remettre en marche le vieux four et que toutes les fêtes ont eu lieu près des ruines, depuis. Emmanuel

Je me souviens des premiers pains sortis du four par Arthur et Cedric, pour le petit déjeuner. Nicolas

Je me souviens qu'on se brossait les dents à l'eau de mer. Raphaëlle

Je me souviens de Yacine, petit garçon, péchant les mulets dans l'Ortolo à la main. Etienne

Je me souviens de Yacine essayant, avec patience, d'approcher les vaches pour caresser leurs petits, et passant de longs moments allongé auprès d'elles. Ezéchiël

Je me souviens d'avoir beaucoup dansé sur la plage. Jacqueline

Je me souviens d'un soir où Jacqueline, Ezéchiël et moi sommes sortis sur la plage. Moi, me prenant pour Moïse, je me suis mis à parler à la

mer. Et tout à coup, une lumière jaillit dans le ciel. Nous nous sommes sauvés en courant. Yacine
Je me souviens qu'Olivier cherchait toujours des insectes ou des reptiles et qu'il avait attrapé une espèce de veuve noire. Fabienne
Je me souviens d'avoir cherché pendant des heures avec Julien l'épave d'un avion, en zodiac, et sans le faire exprès, d'avoir jeté l'ancre dessus. François
Je me souviens que le soir dans ma tente, Sacha me lisait Homère. Arthur
Je me souviens de nous, petites filles, pêchant des bigorneaux, les écrasant à grands coups de pierre pour en faire des appâts offerts aux petits garçons qui, eux, pêchaient des gobies. Jacqueline
Je me souviens de Yacine qui ne revenait jamais de la pêche pour les activités suivantes et de son incrédulité lorsqu'on avait proposé comme sanction : «deux jours sans aller à la pêche». Maryse
Je me souviens que Michel a pris du sable très fin et blanc de la plage d'Argent pour remplir le Sablier. Sandrine
Je me souviens du poste vaisselle, lieu d'histoires et de chansons comme les lavandières d'autrefois. Etienne
Je me souviens qu'un jour en faisant les poubelles, Hélios et moi avons croisé deux sangliers. Merad
Je me souviens que Michel nous faisait écouter des musiques de Schubert. Et tous les élèves avec les paupières fermées et les oreilles par ci, par-là, écoutaient les mélodies classiques qui se dispersaient dans la pièce. Christophe

Mais la fin de la Corse, c'est aussi, après quelques années de réflexion, le début des voyages en Europe.

La première comédie musicale

La première vraie comédie musicale

Les chercheuses et les chercheurs d'or de 1992 constitue le véritable point de départ de notre tradition de comédie musicale. Nous y reprenons quelques-uns des éléments de l'univers de Busby Berkeley, cinéaste que nous connaissons sur le bout des doigts .

Ce ralliement à l'un des genres hollywoodiens par excellence, le musical, nous permet de nous retrouver, encore plus, à la Neuville. C'est amusant d'ailleurs de trouver une fonction nouvelle à nos anciennes pratiques de cinéphiles, pour pallier à notre inexpérience théâtrale.

Depuis quelques temps, Fabienne reprend des cours de claquettes, pour le plaisir. Pouvait-elle se servir de cette technique pour réaliser des numéros avec les enfants ? C'est le pari qu'on a engagé. Dans cet espoir, Etienne ajoute à notre théâtre un véritable plancher qui résonne et Eve, notre première élève, styliste à ses heures, nous aide à recréer les costumes de 42ème rue, clou du spectacle avec dix huit comédiens faisant du tap dance. Douze filles, en juste au corps noirs et jupes longues blanches à pois noirs, et six garçons, tout en noir avec nœud papillon blanc et chapeaux haut-de-forme.

Michel a mis en scène en s'efforçant de respecter les lois du genre mais il reste à l'intérieur des limites de la pédagogie neuvilleoise. C'est cela qui, en définitive, reste notre cap. On ne devient pas une école de théâtre, ni une troupe qui monte un spectacle par an, on garde nos spécificités: utiliser les talents de chacun, ne laisser personne sur la touche.

Etienne, qui joua un rôle prépondérant dans ce qui était en train de devenir l'une de nos activités emblématiques, explique comment elle a trouvé sa voie:

- L'évolution de la comédie musicale est un exemple typique de la façon dont se développe l'intérêt pour un domaine à la Neuville. Plusieurs étapes sont souvent nécessaires à trouver un style, le nôtre. Puis, mis en appétit par cette réussite initiale, chacun va contribuer à alimenter à partir de ses intérêts propres la dimension collective du projet. Toutes ces forces combinées vont permettre un développement d'autant plus impressionnant que, dès lors, le groupe va se donner les moyens en temps, en énergie, en financement pour parvenir aussi loin que possible. Et le plus étonnant, c'est que ces savoirs se transmettent presque instantanément aux nouveaux venus , spectacle après spectacle. La comédie musicale, émanation du groupe, sera bientôt revendiquée par tous, comme représentation symbolique de l'école. Montrer la comédie musicale à des invités est même plus intéressant que de leur faire visiter la Neuville car il s'agit d'une production stylisée élaborée par le groupe, consciemment représentative de l'image qu'elle veut donner d'elle-même.»

La chanson des Chercheurs d'or est restée symbolique de la comédie musicale neuvilleoise:
Vous les amis, les habitués des shows de la Neuville
Ces amuse-école musicaux
qu'on donne sous ces tréteaux

Venez avec moi, je vous emmène
Si vous aimez le dépaysement
Ça en vaut peut-être la peine
Venez voir ces grands enfants
Dans leur petit théâtre, jouer leur version de 42e rue.
Ce sont les Chercheurs d'or, les Chercheuses et les chercheurs d'or de 92 !

Je les envie ces jeunes filles
Dont les costumes brillent
Quant aux garçons
Tous sans façons dansent pour de bon
Pour nous ici, ils font revivre le monde magique et poétique
De l'unique, euphorique, ironique, fantastique
Busby Berkeley !

Contre mauvaise fortune, bonne humeur
Aux origines de la comédie musicale

Une de nos façons de réagir à toute cette pression est de créer, pour les fêtes de Noël, un spectacle qui met en scène nos avatars avec recul et humour. Yacine, qui danse bien, joue l'inspecteur et chacun son propre rôle, dans une version très fantaisiste des événements. Des petites filles-araignées occupent tous les coins du décor. Ce spectacle chanté et dansé n'est pas, comme à l'habitude, juste un numéro mais un petit spectacle avec une histoire, ce qui plaît à tout le monde. Il n'en faut pas plus pour qu'on entende durant les semaines qui suivent:

- Et pourquoi ne ferait-on pas une comédie musicale en unissant les efforts de plusieurs ateliers sur plusieurs semaines ?
Mais à l'approche des vacances de Pâques, ce n'est pas une chose facile à caser.

Fabienne rappelle, en plaisantant à moitié, l'adage neuvillois:

- Dans le doute, et pour éviter les regrets, il vaut toujours mieux faire que ne pas faire.

On s'y mettrait donc tout de suite. L'argument puise dans le folklore neuvillois. Un matin, Valérie se déclare malade, elle ne peut aller en classe. Un docteur d'opérette propose le seul remède possible: de l'eau de la Source de Murtoli. Cet après-midi là, une équipe part en mission et après diverses péripéties ramène le précieux bidon. Valérie boit l'eau et guérit. « Elle avale et rit » confirme la chanson. Le spectacle est baptisé Allons-nous ressourcer par allusion à la définition de notre classe de mer par Françoise Dolto.

Ce thème sera enrichi au fil des jours, de trouvailles et souvenirs qui se retrouveront aussi bien dans les textes des chansons, les dialogues, que dans la mise en scène. N'ayant pas de théâtre à notre disposition, on choisit de jouer dans le jardin plutôt que dans la salle de Réunion, cadre habituel des spectacles du jeudi soir, pour marquer la différence.